

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 67 (1922)
Heft: 6

Artikel: L'instruction de nos troupes en 1914
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340561>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'instruction de nos troupes en 1914

Le Conseil fédéral et les Chambres viennent de donner acte au général Wille de son Rapport sur l'exercice de son commandement de 1914 à 1918. De ce document, nous détachons le chapitre de l'instruction de l'armée à l'époque de la mobilisation, en le condensant et le ramenant à ses éléments essentiels.

Le rapport débute en posant en fait que lors de son appel sous les drapeaux, l'armée ne possédait pas le degré d'instruction qu'un enseignement plus conscient du but à atteindre aurait pu lui procurer. Quinze jours à peine étaient passés, que le général s'adressant à ses sous-ordres écrivait : « On a l'impression ici et là qu'exécuter un ordre à moitié n'est pas considéré comme un manquement grave. »

D'autre part, l'instruction proprement dite justifiait des doutes sérieux sur sa valeur. Le rapport reproduit à ce sujet l'exposé du colonel Sonderegger sur l'état de préparation de sa brigade d'infanterie, rapport présenté à titre d'exemple type, valable pour tous les corps de troupes de l'infanterie. Relativement à l'instruction individuelle et à celle de la section, écrivait le colonel au milieu du mois d'août, le résultat n'est rien moins que satisfaisant. Et quinze jours plus tard, au début de septembre il résumait comme suit l'état des choses :

Hommes complètement en main des chefs. Pris individuellement, ils sont obéissants et accomplissent leur service avec bonne volonté.

Marche et tir de la troupe au point. On ne peut se déterminer en connaissance de cause sur la conduite du feu par les chefs de section, le tir de combat avec balles n'ayant pas encore été exercé.

Compagnies au point.

Les bataillons manquent encore de souplesse et pratiquent mal la collaboration des réserves et de la chaîne de tirailleurs.

Deux semaines et demie sont encore nécessaires pour parfaire l'instruction du bataillon.

La manœuvre des régiments et de la brigade avec d'autres armes n'a pas été abordée. Comme pour le bataillon, il faut compter encore deux semaines et demie pour mettre au point le déploiement du régiment et de la brigade.

En résumé, la brigade ne devint un instrument de guerre sûr qu'après cinq semaines d'exercice.

« Nous tous, commandants de brigades, de régiments, de bataillons, de compagnies, devons reconnaître que nous n'étions préparés à la guerre que d'une manière absolument insuffisante... Une troupe qui, placée à l'arrière, a pu consacrer les cinq premières semaines de son service principalement à son instruction, s'est trouvée ayant tant de lacunes à combler, qu'à la fin de ce temps l'aptitude au combat manquait encore aux bataillons et que, quant à l'aptitude des régiments et de la brigade à la manœuvre, rien n'avait pu être entrepris pour la leur procurer. »

Ce jugement correspondant en tous points aux observations personnelles qu'il avait faites partout, le général adressa, le 8 septembre, un pressant appel aux chefs subordonnés pour attirer leur attention sur les points auxquels il y avait lieu de porter remède : « Il faut surtout s'appliquer à une instruction de la troupe et des chefs qui leur inspire la conception militaire du devoir et de son exécution. Cette qualité est à peu près partout insuffisante. »

Le rapport en voit la raison dans la superficialité de l'instruction à l'école des recrues. Leur brièveté l'explique, mais plus encore l'idée erronée qu'on s'est faite des cours de répétition. Elle a conduit à oublier qu'à l'école des recrues il fallait se borner à ne donner aux hommes qu'une instruction élémentaire, proportionnée au court temps disponible. Or, on s'est avisé de procurer aux formations de cette école une instruction telle que doit la posséder une unité dont l'instruction est achevée. Après quoi, le cours de « répétition », justifiant son titre, n'a plus été considéré que comme une occasion de rafraîchir l'enseignement de l'école des recrues.

De là, la superficialité, dont le principal effet a été d'encou-

rager le règne de l'à peu près. Dans leurs actes et dans leur pensée, les hommes s'y sont accoutumés. La ponctualité, la fidélité minutieuse au devoir, ces vertus qui, par les dispositions de caractère de notre peuple, étaient susceptibles d'être inculquées à nos soldats en dépit de la courte durée des périodes de convocation, ne furent pas développées. Convaincu de cette erreur fondamentale, le général adressa un rapport au Département militaire fédéral, le 9 janvier 1915, communiquant ses impressions sur l'état de l'instruction pendant les premières semaines du service actif :

« L'opinion de tous les commandants de troupes concorde pour attribuer à une notion insuffisante de la fidélité au devoir l'infériorité militaire de notre armée à l'époque de sa mobilisation de 1914. De là, aussi, la confiance insuffisante inspirée par les troupes.

« Tous les commandants, quelles que fussent leurs fonctions, ont reconnu que leur tâche principale était d'éliminer ce défaut et ils reprirent par son commencement l'éducation du soldat. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher la cause profonde de cette circonstance significative, mais j'estime de mon devoir de demander que désormais, en procédant à l'instruction des recrues et, partant à celle des cadres de complément de l'armée, on combatte ce défaut dans la mesure la plus large et la plus complète.

« Il ne suffit pas de concentrer toute activité sur l'éducation militaire, encore doit-elle être comprise d'une manière appropriée aux exigences. Nombre d'instructeurs à qui est confiée l'instruction des recrues ont besoin d'être renseignés à cet égard par des prescriptions développées. Actuellement, il est inutile d'enseigner aux recrues le service en campagne comme on le fait habituellement ; cette instruction leur sera procurée d'une manière suffisante dès qu'elles seront à leur unité. A l'école des recrues, et conformément à la loi, on ne doit que former des soldats connaissant l'usage de leur arme, les formes élémentaires du combat et leurs devoirs.

« On devrait apprendre aussi aux instructeurs que si l'on attache aujourd'hui plus d'importance à l'éducation militaire que par le passé, on n'atteindra pas le résultat en augmentant

les exercices de drill ou en voyant dans ces exercices la chose principale. A mon avis, c'est trop souvent le cas chez nous. Si l'on n'habitue pas les recrues à observer la même exactitude dans l'accomplissement de tous leurs devoirs, les exercices de drill produisent un effet néfaste. Ils ne constituent alors qu'un moyen propre à donner l'apparence des choses.

« Les exercices de drill ne sont qu'un auxiliaire de l'éducation. Si, par ailleurs, celle-ci reste superficielle, ces exercices déploient une influence funeste. »

En complément de cet ordre, le général émit, le 18 février 1915, des « Principes pour l'instruction des recrues » et plus tard, le 1^{er} juin 1916, une instruction pour la formation des hommes postrecrutés, dont voici la dernière phrase : « On sert mieux les futurs chefs par un travail approfondi limité à l'instruction individuelle et à l'instruction de la section que par un enseignement multiple et superficiel. »

Voilà pour la troupe. La question est plus grave encore lorsqu'il s'agit des chefs. On doit réclamer des officiers l'accomplissement intégral de leur devoir avec plus d'intransigeance encore. On ne saurait trop leur faire comprendre que dans aucune armée autant que dans une armée de milices la personnalité du chef est déterminante quant à la valeur militaire de la troupe.

Il était naturel que les conséquences de la superficialité régnante se fît sentir doublement chez les cadres. On les retrouvait jusque chez des commandants de régiments, une bonne moitié des officiers supérieurs et une plus forte proportion des commandants d'unités de troupes. Une éducation parachevée de soldat était une fortune rare échue à un petit nombre de chefs pendant leurs jeunes années.

Le rapport insiste à ce propos sur la formation du corps des instructeurs. Les commandants permanents des unités d'armée et les instructeurs sont les piliers de l'armée ; ils déterminent l'esprit qui la paralyse, la désagrège ou la vivifie.

La fin du chapitre est consacrée à des considérations générales relatives aux diverses armes et services.

De toutes les armes, la cavalerie se fit le mieux remarquer dès le début. Bonne partie des qualités dont elle fit preuve

est due à l'éclectisme de son recrutement et à l'excellence de son corps de sous-officiers. Cependant, le connaisseur a pu constater qu'une conception uniforme du devoir se faisait remarquer dans les grandes et les petites choses, produit d'une mentalité formée depuis trente ans. La virilité et la vigueur de la pensée et de l'action se manifestaient aussi bien dans le service intérieur que dans le service en campagne et dans la troupe comme chez les chefs. Les exercices de tir et le combat par le feu avaient pâti, il est vrai, de l'esprit cavalier ; les services de relève de 1916 et 1917 corrigèrent cette lacune.

Dans l'infanterie, des différences frappantes se firent remarquer au début. A côté de bonnes troupes, inspirant confiance, tant dans le service en campagne que dans les détails d'intérieur, on voyait tels bataillons du terroir où les contrariétés causées par des exercices pénibles ou par les minuties du service intérieur, révélaient tôt ou tard le manque d'assurance dû à l'insuffisante éducation militaire. Une troisième catégorie de troupes fit défection dès les premiers jours, celles dont les chefs n'avaient jamais appris à exercer une influence et que la tâche de l'instruction trouvait désemparés. La landwehr était animée de la meilleure volonté, mais le manque de cadres et les péchés des anciens temps pesaient lourdement sur sa capacité de rendement. Les troupes de landwehr chez lesquelles des qualités viriles s'affirmèrent le plus, furent celles des régions où, jadis, des hommes comme le colonel de Crousaz, à Aarau, et Jean Isler, à Saint-Gall et à Zurich, avaient inculqué la discipline et l'ordre militaire au cours de longues années de travail. Mais même là, les ordres manquaient d'indépendance.

Malgré son bon recrutement, l'artillerie révéla quelque lourdeur. Il faut dire que l'entrain au service, la rapidité au combat, l'initiative et l'esprit de résolution des chefs étaient rares. L'artillerie s'était reposée trop longtemps sur ses lauriers, et la mobilisation survint alors que les officiers qui avaient repris sa direction et reconnu l'état de choses, n'avaient pas encore eu le temps d'exercer toute leur influence et de frayer la voie au progrès. Les idées nouvelles n'avaient pas pénétré assez profondément les cadres de l'arme. La marche du service et la tactique moderne exigeaient une initiative personnelle

et des efforts plus considérables qu'autrefois. Les innovations de la guerre imposaient à l'artillerie des tâches sans cesse nouvelles en matière de tir et d'emploi tactique.

Des soins imparfaits aux chevaux dans les batteries, analogues à ceux dont souffrirent les trains d'autres armes, compromirent de bonne heure l'aptitude de l'artillerie à la guerre. Le 15 septembre 1914, 1200 chevaux d'artillerie avaient été évacués sur les infirmeries vétérinaires. Le 5 février suivant, le général dut encore intervenir énergiquement auprès des commandants de division : « Outre le défaut de compréhension de quelques-uns, mandait-il, il semble que, de haut en bas, la surveillance soit en défaut. »

Il faut tenir compte à l'artillerie du préjudice considérable que lui a causé la brièveté des écoles de recrues et des cours de répétition, alors que son service se compliquait de jour en jour. Elle a comblé ses lacunes et développé ses connaissances pendant le service actif ; elle peut jeter un regard satisfait sur le travail accompli.

Les autres *armes spéciales* ne se sont pas distinguées particulièrement de l'infanterie. L'esprit de corps mit certaines d'entre elles en vedette, spécialement les troupes du génie.

D'une manière générale, la formation de nos institutions techniques est très schématique et incapable de s'adapter à des conditions nouvelles. Ici aussi, l'instruction devrait d'abord établir une base solide, en poursuivant un service de détail technique sérieux et énergique, puis faire disparaître la tendance au schéma et encourager la souplesse d'un esprit inventif prêt à s'adapter promptement à tous les cas particuliers. Il faut tabler sur les qualités acquises d'hommes soigneusement recrutés parmi ceux que leurs professions civiles ont préparés, et renoncer aux formules spéciales de la technique militaire.

C'est peut-être le service sanitaire qui s'est trouvé dans les conditions d'instruction les plus difficiles ; il doit, en temps ordinaire, s'adapter à des circonstances qui, par leur nature même, répondent peu aux réalités de la guerre, et le service actif n'y a apporté aucun changement. C'est pourquoi il se trouva dans une situation doublement difficile lorsque l'épi-

démie de grippe le mit en face d'un problème médical inconnu.

Le service des subsistances est celui qui a le mieux travaillé. Depuis longtemps, ses troupes s'étaient appliquées, dans leurs services d'instruction, à acquérir les qualités qui sont le fondement général de l'éducation militaire. Puis, dans les cours de répétition, et plus tard au service actif, leur tâche a été celle de la réalité.

Il est constant qu'au cours des services de relève, élite et landwehr réalisèrent de visibles améliorations, tant au point de vue de la valeur interne que relativement aux exigences du combat ; sous l'influence des progrès réalisés, une solide confiance unit la troupe et ses chefs ; l'armée fut mieux que jamais prête à la guerre.

